

# Les «saluts slaves»

Prešeren, Njegoš, Ujević, Nastasijević,  
Miljković, Raičković

présentés et traduits du serbe par Kolja Mićević

Ces quelques «saluts slaves» – sonnets, idylle, ballade, vers libre, épigramme... – ici calqués dans la rythmique, la versification, l’imaginerie françaises : «saluts», salves des métaphores, valse des mètres. Ça, lu, enfin, de ce côté des Grandes Alpes ! À une minute, à vol d’avis, de là-bas.

France PREŠEREN (Frantsé Préchéréen, 1800-1849). Prešeren laissait à sa Slovénie deux monuments : *La Guirlande des sonnets* et *Les Sonnets du Malheur*. Le premier, c’est comme *La Comédie* de Dante en quinze sonnets : célébration d’une femme, Julie – la guirlande de Julie ! – recherche d’une patrie – à l’ombre des Alpes Juliennes – et enfin, l’établissement définitif de la langue slovène moderne, telle qu’on parle aujourd’hui. Le second, en six sonnets, c’est une autobiographie en forme (de sonnets) comme dirait Valéry, c’est : l’expérience dubellaysienne du *seuil* (quel enjambement entre le cinquième et le sixième vers !) et l’autre, baudelairienne, du *spleen*. Je n’ai pas pu franchir le seuil du premier sonnet du cycle – je tombai et retombai à genoux au moment de l’enjambement – mais en m’y attardant, j’en fis plusieurs variations dont ici je donne deux.

Prešeren ? Jamais un *premier* ne fut aussi parfait.

## LES SONNETS DU MALHEUR\*

### I

Ô Vrba heureuse, pays de mon enfance,  
Où la maison de mon père se dresse :  
S’il ne m’avait arraché à ta tendresse  
Le vain désir, serpent qui mal pense !

Je n’aurais pas perdu en un instant ce  
Bien, dont mon cœur rêvait sans cesse,  
Ni vu ma foi en moi devenir faiblesse,  
Je ne serais pas jouet des orages intenses !

Un cœur constant et une généreuse âme  
En dot, ce qu’à une richarde même manque,  
J’aurais reçu en épousant une jeune femme ;  
Elle voguerait en paix, ma petite barque :  
Mon champ de l’orage, mon foyer de flammes  
Protégerait le proche voisin – saint Marc.

---

\* «Les sonnets du Malheur» se composent de six sonnets, dont je ne donne ici que le premier, en deux versions. Vrba (le Saule), le village natal du poète.

*Deuxième version*

Ô Saule, mon heureux village natal,  
Où se trouve la maison de mon père :  
Si la soif de partir, trompeuse vipère,  
Ne m'eût fait prendre ce chemin fatal !

Je n'aurais jamais vu se changer en mal  
Tout, douceur du cœur en larme amère,  
Ni ma foi en moi devenir si éphémère,  
Je ne serais des vents un jouet banal !

Un cœur courageux et une généreuse âme  
En dot, plus que d'une richarde don cher,  
J'aurais reçu grâce à une jeune femme ;

Ma barque aurait donc évité tout rocher :  
Mon champ de l'orage, mon foyer de flamme  
Garderait voisin – du saint Marc clocher.

\*

Petar Petrovic NJEGOŠ (Niegoche, 1813-1851). Avant de devenir le prince-évêque de tout le Monténégro – tâche à laquelle il fut initié depuis sa naissance – et l'auteur de *La Guirlande de la Montagne* (épopée scénique) et du *Flambeau du micro-cosme* (poème philosophique) – le haut éphèbe passa une nuit au bord de la mer, sous sa tente, avec une déesse venue toute seule – ou amenée, pour couronner l'initiation – une nuit amoureuse et mystique. Il en écrivit un poème - une *idylle nocturne* très sincère – fait qui ne fut pas prévu par ses éducateurs. Le poème resta caché tout un siècle dans ses papiers ! Et il en ajouta une épigramme, *ce plongeon très athlétique* dans la mer matinale – *La baignade d'été à Pertchan* – pour changer de rythme !

Njegoš? Sceptre orné du spectre de la Rose.

PÂRIS ET HÉLÈNE  
ou  
UNE NUIT PLUS PRÉCIEUSE QU'UN SIÈCLE

La douceur de l'haleine de cette déesse surpassait  
tous les parfums de l'Arabie heureuse\*. Isis.

La lune blonde dans l'air serein va merveilleusement  
sous les champs célestes un calme soir du printemps,  
verse rayons magiques, éveille sensations secrètes  
dont du mortel l'œil avide dans ce doux charme se jette.

---

\* En français dans l'original.

Sur elle maintes étoiles mènent leurs brillantes danses,  
sous elle s'entremêlent maintes gouttes d'eau immense.  
Un rossignol chante harmonieusement dans la ramée,  
telles petites comètes volent les mouches enflammées.  
Moi pensif devant la tente assis sur un kilim brodé  
et d'un regard curieux j'observe toute cette beauté.  
Mes sens sont éveillés et mes pensées en ce moment  
car la divine liesse dissipa les forces du raisonnement.  
Reviens à toi-même pour ton néant humain joindre  
où privé de son trône je suis une divinité moindre ;  
d'un bon pressentiment la grande marche de Diane  
a rempli mon âme – j'observe sa guirlande diaphane.  
Ô héritage très-éternel, qui nous rends plus éternels,  
pour que l'âme humaine soit en rapport avec le ciel !  
L'ouïe et l'âme nagent en espérance, toujours vives  
dans la vallée de l'épreuve – tout le monde y arrive !  
Si le bourgeon fleuri éclate, si la rosée tombe de la tige –  
cela tonne à l'oreille tendue, d'un tel bruit je me fige ;  
si les ailes de l'oiseau dans l'herbe épaisse s'arrêtent,  
les frissons me secouent, et les vertiges dans ma tête.  
Un instant m'est une heure – mon temps ici dut choir ;  
mes forces sont attentives, mes yeux veulent tout voir.  
Voici une fée magnifique d'un pas léger vers moi volant –  
enviez-moi, vous immortels, ce très-sacré moment !  
Dans sa marche la déesse dépasse Aurore qui changeant  
toute la nature après l'hiver traverse son seuil d'argent ;  
l'air de la fée très jeune est beau, tel celui d'Athéna,  
le miroir et le fard elle méprise car si blanc teint elle a.  
Arrête, lune, ton char blanc, prolonge ces heures chères  
comme les fées qui au-dessus d'Inope le soleil arrêterent !  
Quand je vis la merveilleuse tel un dieu je l'embrassai,  
la fis entrer sous ma tente pour accomplir le désir sacré.  
Sous les rais de la lune, près d'une bougie tremblante,  
une âme en flammes se réunit avec une âme ardente  
et les baisers divins l'âme et l'âme aimée mélangent !  
Ah les baisers, manne céleste, versent la liesse des anges !  
Le baume sacré qui guérit – les plus odorants parfums  
que le ciel donna à la terre – sur ces lèvres je bus enfin.  
Perfection de la création, mystérieuses forces divines,  
rien de si beau comme elle était on ne crée, on n'imagine.  
Sa bouche menue est tendre et angélique son visage –  
pour dire mes mille émotions je ne trouve le vrai langage !  
Ses seins neigeux sont ronds, pleins d'une flamme sainte,

deux pommettes d'ivoire faites pour une douce étreinte ;  
sa souple chevelure coule autour de son blanc cou...  
Ô merveille ! Quel mortel n'en deviendrait-il pas fou !  
Ses épaules sont plus hautes sous les flots qui s'y mêlent  
que la montagne orgueilleuse sous les neiges éternelles  
quand au lever du soleil je l'observe de ce val en fleurs  
à travers la brume légère pour voir toute sa grandeur.  
Je joue de ses paumes – deux mondes heureux en vérité –  
d'une pure extase elles embrasent l'homme déshérité ;  
la lente sueur, je l'essuie de sa chevelure noire...  
Je donnerais pour elle autres bonheurs et gloire.  
La bouche sur la bouche – toute une nuit en un baiser !  
J'embrassai la reine blanche sans point ma soif apaiser ;  
deux regards se sont joints en un élan magique et cher  
comme le soleil et son reflet quand il vole sur les mers.  
La nuit fuit à l'horizon, le règne à Phébus elle laisse,  
lorsque disparaît à mes yeux ma très jeune déesse !

## BAIGNADE D'ÉTÉ À PERTCHAN

Apparais derrière ce dur rocher,  
ô Titan, roi aux longs cheveux,  
pour ton triomphe tout est prêt.  
Vénus a fait rire tout l'Orient,  
a déployé ses cheveux magiques  
va doucement sur ses pieds fleuris  
dans le bleu et tranquille espace.  
Forêts et plaines alors résonnent  
d'allégresse et d'un très doux chant ;  
les ruisseaux ont déjà l'air clair,  
en jouant ils sursautent gaiement  
au sein du champ bouillonnant.  
Voix du pasteur et du laboureur  
font frémir le silence du matin ;  
brave matelot se balance sur la mer,  
sa rame sillonne les flots argentins  
comme la pelle du pasteur, la braise.  
Encor t'attend l'aimé de l'Aurore  
au sommet du canal silencieux :

oublié du destin et des hommes,  
mais consolé en l'obscur désert  
par les rais purs de mon créateur  
au-delà des hommes et du sort,  
qui ne sont qu'une fausse rêverie,  
je t'attends, je t'attends impatient  
de me jeter dans la mer profonde,  
de m'envoler un peu corporellement  
comme je vole par l'air moralement.

\*

Tin UJEVIĆ (Augustin-Tine Ouyević, 1891-1955) naquit au bord de la mer Adriatique, dans un grand moment de la poésie : Rimbaud était définitivement perdu dans les ténèbres abyssiniennes et Germain Nouveau essayait encore de le joindre. Ujevic erra aussi, Zagreb, Belgrade, Paris, où il prit, à Charles Cros, la moitié du titre du recueil posthume de celui-ci, pour son premier recueil : *Kolajna – Le Collier* (de griffes). Il publia par la suite beaucoup et fut reconnu comme on reconnaît des Fantômes vivants ; mais, il n'eut pas sa cathédrale devant laquelle mendier. Il méditait alors sur les bancs publics de Zagreb où les jeunes filles en fleurs lisaient ses poèmes sans savoir que « ce clochard-là » c'était leur poète. Oui, Tin a traduit une partie de l'œuvre de Proust. Et mille autres choses. Puisque son savoir fut encyclopédique.

Ujević? Je n'ai pas eu le temps d'aller l'embrasser.

## LA LANGUEUR

Dans cette brume, cette pluie,  
ô mon cœur ivre, tu t'ennuies !

Ton amour ne fut que mal,  
or tu penses au sol natal,

Et ton désir, cri d'esclave,  
cherche partout la tombe suave ;

– Bientôt j'expirerai,  
bientôt je dépérirai ;

Sur notre vague calme, calme,  
sur notre plage blanche, blanche !

Je trouverai tout l'essentiel,  
là sous ta voûte, Saint Ciel,

L'azur, le soleil, le paradis  
de ma patrie de jadis.

Momčilo NASTASIJEVIĆ (1894-1938). Nastasijević traduisit *Les Trophées* de Hérédia et, bien sûr, *Les Caractères* de La Bruyère, traduction restée inédite longtemps après sa mort. Je négociais, en 1970, avec son frère Svetislav, compositeur d'opéras, mais il refusa de la céder à un éditeur très sérieux de Belgrade que je représentais, peut-être maladroitement (par contre il me montra la traduction des sonnets de Hérédia). Je n'ai jamais compris ce refus ; mais il y a entre cet entêtement fraternel et les vers de Nastasijevic un rapport que je résumerais en : *lier, lier, lier*. Ce contrepoint doux-sévère allait, dans ce sens, plus loin que tout ce qui fut et sera écrit dans la poésie serbe. Et ainsi ce « poète plus qu'obscur, noir » demeure un des plus lus. Et l'intraduisible. La traduction de *La trace* est, pour moi, un accident heureux de la langue française.

Nastasijević? Je le lisais chaque jour avant de me lancer dans la traduction de Mallarmé.

## LA TRACE

À merveille me libère cela  
plus à merveille me hante.

J'éclate en moi, ardent j'y afflue,  
l'épouvante c'est, l'épouvante.

Et ta, sur les sentiers, trace,  
qui me brûle.

Et cœur, temps que je brûle,  
s'effraie à merveille.

Qu'est-ce qu'en aimant je tue,  
qu'est-ce que j'éveille?

Car les vents disperseront la cendre,  
nulle solution sûre.

Naufragent sans naufrage,  
sans fond dans la recherche,  
sans fond se perdent créatures.

Et là où ils se dénudèrent  
plus fraîches sont brûlures.

Ardent j'y afflue  
et cœur, temps que je brûle,  
s'effraie à merveille.

Qu'est-ce qu'en aimant je tue,  
qu'est-ce que j'éveille?

Branko MILJKOVIĆ (1934-1961). Né près de Nis où s'élève La tour de crânes, celle qu'observait Lamartine, Branko fit des études brillantes de philosophie, et réconcilia les fées de la poésie populaire avec les feux d'Héraclite d'Éphèse ; son recueil *Le Feu et le Néant* devint classique de son vivant. Le poète ne put pas supporter cette gloire, partit pour Zagreb, y travailla un bout de temps, et se suicida dans un parc de cette ville, quelques jours après son 27<sup>e</sup> anniversaire. Il traduisait du russe, surtout Khlebnikov ; et donna une version de l'*Air de Sémiramis*, de Valéry. Miljković introduisit, par la grande porte, Alain Bosquet dans la poésie yougoslave. Dans *La ballade*, il suit la forme de la ballade française ; la sienne est une « ballade irrégulière », mais il est parfois plus difficile de traduire « l'irrégulier », que son contraire.

Miljković ? Un Prince pensant.

## LA BALLADE

Aux troubadours d'Ohrid.

Sagesse, naïvement naissent les aurores.  
Je n'ai plus le droit aux paroles banales !  
Mon cœur s'éteint, mes yeux brûlent encore.  
Chantez, bardes divins, lorsque les étoiles  
éclatent sur moi, comme des métaphores !  
Ce qui est bas, pourrit, ce qui est haut, fuit.  
Oiseau, je t'amènerai à la parole. Mais rends  
la flamme prêtée. Cendre, ne la blâme aujourd'hui.  
Nous écoutions notre cœur au cœur d'autrui.  
Chanter c'est mourir, en même temps.

Le soleil est le mot qui ignore son éclat.  
La conscience ignore son chant, car elle évite  
la vacuité sensible. Voleurs de ces visions-là,  
les aigles, du dedans, me rongent. Je résiste  
enchaîné sur un rocher qui point n'existe.  
Par d'étoiles nous avons signé le pacte infâme  
de l'invisible nuit, d'autant plus noire. Sans  
nier cette chute dans la vie, preuve de ta flamme.  
Tous sauront, quand l'encre mûrira en sang,  
que chanter c'est mourir, en même temps.

Sagesse, les forts seront les premiers absents !  
Seuls les voyous savent ce qu'est la poésie,  
ces voleurs du feu, nullement charmants,  
liés au mât du navire que suit un bas chant  
dans la réalité dangereusement saisie.

Le soleil évanoui en fruits mûrs pourtant  
saura échanger le baiser, qui calme la cendre.  
Mais personne après nous n'aura ce grand  
courage qui flirte avec les rossignols tendres,  
si chanter c'est mourir, en même temps.

La vie est mortelle, mais de la mort ne meurt.  
Une grave maladie portera mon nom. Tant  
nous avons souffert. Et déjà chante le chœur  
de l'enfer dompté. Que plus n'hésite le cœur.  
Chanter c'est mourir, en même temps.

## CONSCIENCE DU POÈME

Pour Alain Bosquet.

Devant toute honte je me sens pur.  
Le soleil quitta le monde. Fruit tant beau  
de la nuit. À la voix, qui se rêve, le mur  
apparut au loin où est emmuré mon bateau.

En ce mur je garde ma fierté, je chante  
de cette emmuration mieux qu'en liberté.  
D'où cette force de résister à mon attente  
si les vignobles n'avaient pas résisté !

Est-ce l'étrange désir de vivre sans  
soi ? Le désir du poème sans poète ?  
Fait du passé et d'oubli le temps pressent  
la trahison de mon visage qui s'arrête.

Est-ce dire au changement : je ne veux pas !  
Et laisser le poème que seul s'imagine ?  
Se donner aux fauves et aux fleurs pas à pas  
et lier sa force à la faim des noires racines ?

Dans cette nuit de toute honte pur  
je chante du mur mieux qu'en liberté. Car  
le soleil brûle dans mon pied. Brille le mur  
au bout du chemin qui ne mène nulle part.



Stevan RAIČKOVIĆ (1928). Le sonnet choisi porte le titre du premier recueil de Raičković, *Kamena uspavanka*, dont il est le cœur ; son schéma versificatoire pourrait être présenté ainsi : 14-1. Ce « -1 » se trouve dans le treizième vers : arrivé là, pendant la traduction, j'eus un moment de vertige. Un pied me manquait !

Raičković ? Un oiseau ne boite jamais.

## UNE BERCEUSE DE PIERRE

Endormez-vous là où dormir l'on peut  
par le monde, gentils, amers, fiévreux,  
mains dans l'herbe, lèvres hors du feu,  
vous ensanglantés et vous amoureux,

Enracinez-vous en bleu rêve pierreux,  
vous vivants, vous demain poussiéreux,  
vous, eaux noires dans la mousse des cieux,  
et vous, ponts élancés au-dessus du creux,

Attends, ma plante, n'aie pas peur d'eux :  
endormez-vous, en pierre, soucis peureux,  
endormez-vous, tristes et langoureux.

Oiseau ultime : pose sur moi tes yeux,  
prononce silencieusement ce nom  
et puis dans l'air devient pierreux.